Hilaire Mbakop

Les étrangers noirs africains

Hilaire Mbakop

Les étrangers noirs africains

Roman

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS
175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis
Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4230-7
Dépôt légal : juillet 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

À la mémoire de Frantz Fanon

I

L'avion atterrit le matin et j'en descendis pour aller retirer mes bagages. Dans une grande salle, les passagers portaient progressivement des sacs et des valises qui se trouvaient sur un tapis roulant. Ensuite, chacun d'eux les mettait dans un chariot à bagages qu'il poussait vers la sortie. J'attendis devant le tapis roulant jusqu'à ce qu'il cessât de tourner. Rien ne se trouvait plus au-dessus. En face de moi, je vis les guichets des compagnies aériennes. Je me dirigeai vers celui dont le nom se trouvait sur mes papiers de voyage. Une jeune dame souriante assise derrière un ordinateur m'interrogea sur la couleur et la dimension de mon sac. Ensuite, elle me demanda mon adresse. Elle enregistra ces données et me dit que je recevrai mon sac le lendemain matin à domicile. Elle ajouta : « Monsieur, au revoir et merci d'avoir choisi la compagnie Sabena ! »

Dans la main gauche, je tenais un petit sac noir qui contenait mes documents. Je me dirigeai vers la sortie en suivant la direction indiquée par les panneaux. Je débouchai dans un hall où une foule de gens

attendaient les passagers des avions en provenance de différentes régions du monde. Une femme d'âge mur brandissait un petit tableau sur lequel mon nom était inscrit. J'allai vers elle.

« Monsieur Ngouonko, soyez le bienvenu à Francfort ! » me dit-elle.

Elle me fit savoir que son mari nous attendait dehors dans la voiture. Lorsque nous arrivâmes dehors, je sentis un vent froid qui me pénétra jusqu'aux os. Ce froid d'Europe fut la première chose qui me rappela que je n'étais plus en Afrique noire.

Frucker roulait lentement. Il avait un ventre ballonné qui frôlait le volant de la voiture. À l'entrée de la ville, il me dit que sa femme et lui avaient décidé de me montrer quelques curiosités. Nous débouchâmes dans une rue parallèle à un fleuve qui coulait dans un sens qu'on ne pouvait pas déterminer à distance, car son lit était aussi plat que le relief de la partie de la ville que nous avions traversée jusque-là. En longeant le fleuve, Frucker roulait au pas.

« Ce cours d'eau que vous voyez, c'est le Main ! » me dit-il avec enthousiasme et ajouta : « C'est parce que ce fleuve coule ici qu'on appelle cette ville Francfort-sur-le-Main. » Nous traversâmes le pont après avoir viré à gauche. L'ardeur de monsieur Frucker devenait de plus en plus grande.

« Vous voyez tous ces gratte-ciel ? C'est beau, n'est-ce pas ? C'est ça Francfort-sur-le-Main. Regardez cette tour-là. C'est l'immeuble de la Commerzbank, le plus élevé de l'Europe ! Les deux autres qui se trouvent à côté sont ceux de la Dresdner Bank. Et plus loin là-bas, vous avez la tour de la foire. Vous savez, Francfort-sur-le-Main est la ville des

gratte-ciel et des banques. Ce qui lui fait ressembler à Manhattan de New York. Au lieu de dire Francfort-sur-le-Main, je peux même dire Francfort-sur-le-Manhattan. Vous voyez, je peux faire de la poésie ! Les États-Unis sont un pays qui nous intéresse beaucoup. Ma femme et moi irons nous y installer quand elle prendra sa retraite. Ce sera dans trois ans. Quant à moi, je suis retraité depuis quatre ans. J'ai travaillé comme avocat pendant plusieurs années. Nous avons amassé suffisamment d'argent pour passer le reste de notre vie là-bas dans l'aisance. »

Après avoir traversé le centre de la ville, nous enfilâmes une allée au bord de laquelle se dressaient quelques arbres dont les feuilles étaient jaunâtres. Il n'y avait pas d'embouteillage. Notre véhicule circulait presque seul dans l'allée. À quelques mètres des feux de signalisation que l'on pouvait apercevoir, madame Frucker pointa le doigt vers quelques bâtiments et dit : « Monsieur Ngouonko, voici l'université Johann Wolfgang Goethe de Francfort. C'est là que j'enseigne depuis vingt-deux ans. Vous vous y inscrirez demain, à l'office d'accueil des étudiants étrangers. Vous passerez ensuite à l'institut de langue et de littérature allemandes. Il est dans le bâtiment qui se trouve tout juste derrière l'office. Mon bureau se trouve au premier étage, porte 107. Mes heures de réception iront de quatorze à quinze heures. Je devais normalement recevoir cette après-midi, mais j'ai reporté la date à demain parce qu'aujourd'hui est un jour férié. Tous les bureaux sont fermés. »

Effectivement, c'était le 3 octobre, la journée de la réunification. Mais, ce qui me paraissait étrange, c'était le fait qu'il n'y avait pas de piétons dans la rue.

« Est-ce que les gens restent chez eux ici le jour de fête ? » demandai-je à mes interlocuteurs.

« Il y a le défilé dans la capitale, mais ici, les gens restent à la maison », me répondit madame Frucker.

Les gens qui bougeaient dans la rue étaient dans les véhicules que nous rencontrions sur notre trajet. Sur les trottoirs, les voitures étaient garées à perte de vue.

Dans cette ville déserte, notre véhicule s'engagea dans une rue à sens unique et bifurqua ensuite vers la droite. Nous nous retrouvâmes devant deux bâtiments dont chacun comprenait environ quinze étages.

« C'est ici la résidence universitaire où vous allez habiter. Votre chambre se trouve au quatorzième étage du premier bâtiment », me dit madame Frucker.

Nous descendîmes de la voiture et nous dirigeâmes vers l'entrée qui était derrière le parking. Madame Frucker ouvrit une porte vitrée et nous nous retrouvâmes dans un vestibule. Au mur était fixé un téléphone. Il y avait un couloir à gauche et un autre à droite. Tout juste devant nous, je vis une porte sur laquelle était inscrit le mot ascenseur. Madame Frucker appuya sur un bouton et la machine se mit immédiatement en marche. Après une trentaine de secondes, la porte s'ouvrit et nous entrâmes dans une sorte de petit container au milieu duquel étaient alignés plusieurs chiffres. Madame Frucker appuya sur le numéro 14 et déclencha par ce petit geste la fermeture de la porte. La machine s'éleva et nous conduisit au quatorzième étage en quelques minutes. Cette fois-ci, la porte s'ouvrit automatiquement.

Nous prîmes la direction du couloir gauche en regardant les numéros qui étaient sur les portes. Elles

avaient toutes la même dimension et la même couleur. Seuls les numéros pouvaient permettre de les distinguer. C'est la chambre 1419 que nous cherchions. Il s'avéra que nous avions pris la mauvaise direction, car les numéros du couloir gauche allaient de 1423 à 1437. Arrivés au bout, nous fîmes demi-tour et fonçâmes sur l'autre corridor. Ma chambre était la quatrième à partir du fond. Je jetai un coup d'œil dans ce long couloir qui me donna l'impression que je me trouvais dans un hôpital. Madame Frucker me remit les clés.

« Voici votre chambre. J'ai dû prendre vos clés hier aux œuvres universitaires. Cela n'aurait pas été possible ce matin parce que c'est un jour férié. Le concierge ne travaille pas aujourd'hui. Quand vous allez entrer dans votre chambre, n'oubliez pas d'allumer le chauffage que vous trouverez fixé au mur, sinon vous aurez froid. Il vous suffit de le régler jusqu'au degré qui vous conviendra. Nous allons rentrer à la maison maintenant. Nous vous souhaitons de passer un agréable séjour en Allemagne ! »

« Merci à vous pour tout et au revoir ! » leur dis-je pendant que nous nous serrions la main. Le vieux couple s'éloigna et disparut dans l'ascenseur.

J'ouvris la porte et me retrouvai dans une chambre d'environ onze mètres carrés. Au mur était fixée une étagère prévue pour les livres. Au coin, il y avait une table et une chaise qui devaient me permettre d'écrire. Un petit lit occupait la moitié de la pièce. Tous les meubles avaient une couleur blanche. J'avais froid dans cette chambre, malgré le fait que j'eusse encore sur moi le gros blouson noir que j'avais porté à la sortie de l'aéroport. La lampe de bureau que j'avais allumée tout juste après avoir fait mon entrée dans la

pièce jetait une lumière jaunâtre. Je vis l'appareil de chauffage dont madame Frucker m'avait parlé. Je le réglai à cinq et quelques minutes après, la salle se mit à chauffer. J'ôtai mon blouson et l'accrochai dans la penderie. En face de celle-ci était vissé un lavabo au mur. J'éteignis la lumière, fis un pas en avant et me tins devant la fenêtre. Ensuite, je tirai d'un trait le rideau opaque vert et vis à travers le cadre vitré de cette ouverture les gratte-ciel qui s'élevaient devant moi. Du haut de mon quatorzième étage, j'avais une vue panoramique sur la ville. Par rapport à ces immeubles très élevés qui dominaient la ville, les maisons de deux à trois étages ressemblaient aux tentes.

J'étais mort de fatigue. Je n'avais pas dormi pendant le voyage qui avait duré environ dix heures. Je fis l'effort de sortir de la chambre prendre une douche et revins aussitôt après m'écrouler sur le lit.

Ma petite amie me rendit visite dans ma chambre. Elle se coucha près de moi. Elle était la beauté incarnée, une femme qui avait tout reçu de Dieu. Elle était ma déesse. Elle fixa sur moi ses yeux dans lesquels sa beauté interne se reflétait. D'une voix suave, elle me dit : « Mon amour, tu es tout pour moi, je serai toujours à tes côtés. »

« Ma déesse, je t'adore. Tu es la plus belle femme du monde. L'amour que j'éprouve pour toi est inébranlable. Je ne cesserai jamais de t'aimer », lui dis-je. Elle me donna une bise et je ressentis une chaleur monter dans mes veines. Elle déboutonna ma chemise, passa sa main gauche sur mon dos pour me caresser. Je glissai ma main droite sur sa jambe tout en faisant monter lentement sa robe bigarrée jusqu'à sa hanche. Au moment où j'allai passer le bras autour

d'elle pour la serrer contre moi, je me réveillai et me rendis compte que sa visite n'était qu'un rêve.

Je me levai et regardai la montre qui était posée sur le bureau. Il était déjà une heure de l'après-midi. J'avais dormi quatre heures d'affilée. J'avais très faim, car je n'avais rien pris depuis mon arrivée. La nourriture que j'avais mangée dans l'avion était déjà finie dans mon ventre. Ç'est mon sac qui était dans la soute qui contenait les aliments, mais il n'était pas arrivé. Je n'avais donc que le sac à main dans lequel il n'y avait que les documents.

Il fallait bien que je me misse quelque chose sous la dent. Pendant la période qui est prévue pour la vie sur terre, l'Homme doit manger. Manger, avoir faim et manger, c'est la punition que Dieu lui a infligée. C'est une loi naturelle à laquelle tous ceux qui veulent vivre ne peuvent pas échapper. Moi, je tenais à la vie. Je fis les cent pas dans la chambre en réfléchissant à ce que je pouvais faire pour remédier à cette situation. J'allai devant le lavabo, ouvris le robinet, me courbai et voulus boire à grandes gorgées pour avoir l'illusion d'être rassasié, mais l'eau était plutôt glacée. Il me vint à l'esprit que j'avais un billet de 20 marks que j'avais changé en quittant l'Afrique noire. C'était la solution. Ça me permettra d'acheter de quoi manger.

Je pris mon porte-monnaie, portai le blouson et descendis par l'ascenseur. Dans la rue que j'avais empruntée, j'étais le seul piéton. Après dix minutes de marche, un supermarché apparut à quelques mètres de moi. Mais, grande fut ma déception lorsque j'atteignis le magasin. Il était fermé. Sur la porte, il était inscrit qu'il ouvrait du lundi au vendredi de neuf à dix-huit heures, et le samedi de dix à quatorze

heures. “Quel est ce pays où l’ouverture des magasins est strictement réglementée ?” me demandai-je. Et pourquoi le supermarché était-il fermé ce jour alors que ce n’était pas un dimanche et qu’il n’était que quatorze heures trente ? Probablement parce que c’était un jour férié ? Si c’était le cas, doit-on fermer les magasins les jours fériés ? Cette situation était nouvelle pour moi. Dans la partie d’Afrique noire d’où je venais, les gens ouvraient généralement les boutiques et les bars le matin et les fermaient le soir, même le dimanche et les jours fériés. Les boutiques des quartiers ouvraient plus tôt et fermaient plus tard que celles des marchés publics. À côté des magasins, il y avait le plus souvent des marchés en plein air ainsi que des marchands ambulants. Ces derniers échappaient au principe d’heures d’ouverture. Je me dis qu’il ne pouvait pas exister de marchands ambulants en Allemagne à cause de ce froid qui me frappait dans la rue. Je n’y avais passé que treize minutes, mais j’avais l’impression d’avoir passé une éternité dans une chambre froide.

Le froid et la rue déserte m’obligèrent à rentrer en courant, bien que je ne voulusse pas dépenser beaucoup d’énergie à cause de la famine qui me rongeait. Je parcourus la distance qui me séparait de la résidence universitaire en cinq minutes. J’ouvris brusquement la porte d’entrée et fonçai tout droit vers l’ascenseur. J’appuyai sur le bouton pour l’appeler. Il s’alluma et s’éteignit aussitôt après. Je tirai la porte par la main. Elle était bloquée. La machine ne marchait pas. Je me décidai à monter à pied. Un petit panneau indiquait la direction à suivre pour atteindre les escaliers de secours. Ceux-ci se trouvaient au fond du couloir. Je les grimpai

péniblement. Une petite pause s'imposait à moi après chaque deux étages. Il fallut près de vingt minutes pour venir à bout de ce long calvaire. J'allai directement au lit après avoir enlevé mon blouson et fermé la porte à clé.

Le lendemain matin, quelqu'un frappa à ma porte.

« Qui est-ce ? » demandai-je.

« C'est moi, le concierge ! » répondit une voix.

J'allai ouvrir.

« Vous êtes celui qui est arrivé d'Afrique noire hier, non ? » dit-il.

« Si. »

« Tenez ! Voilà votre contrat de location. Lisez-le attentivement et signez. Il est en deux exemplaires. Vous en garderez un et m'en remettrez l'autre. Je profite pour vous donner aussi l'inventaire des meubles de votre chambre. Vérifiez si tout ce qui y est énuméré se trouve effectivement dans la pièce. Si quelque chose manque, inscrivez cela dans l'espace prévu. Apposez-y votre signature et remettez-moi une copie. Avez-vous des questions ? »

« Pouvez-vous me dire où la machine à laver et la cuisine se trouvent ? »

« Venez ! Je vais vous les montrer. »

Il m'amena dans une grande salle au milieu du couloir. Elle était équipée de deux réfrigérateurs, de deux cuisinières électriques, d'un micro-ondes, d'un téléviseur, d'une radio, d'un grand placard, d'une grande table et des chaises ainsi que d'une poubelle.

« Ne soyez pas inquiet de ne voir personne à votre étage à présent. C'est à cause des vacances. Certains sont allés habiter chez leurs parents tandis que d'autres sont sortis très tôt le matin pour aller faire

des jobs. Quand ils rentrent le soir, ils sont fatigués et vont directement au lit. Comme vous le savez, les cours vont bientôt commencer. Pendant le semestre, il y aura vos voisins ici à la cuisine tous les soirs et vous pourrez vous entretenir autour de cette table. Allons maintenant à la buanderie. »

Nous descendîmes par l'ascenseur. Il fonctionnait de nouveau. La buanderie se trouvait au sous-sol. Dans le couloir qui y menait, il y avait plusieurs tuyaux qui étaient fixés sur le plafond. C'étaient des conduites d'eau, de gaz et d'électricité. C'est à partir de là que toute l'énergie consommée dans l'immeuble était distribuée. Les murs étaient jonchés de dispositifs de sécurité et les portes de signes de danger et d'avertissement. De nombreux tuyaux au-dessus de nos têtes diminuaient la hauteur du plafond et nous obligeaient à marcher courbés. Contrairement aux portes en bois des chambres à coucher, celles du sous-sol étaient en fer. Dans la buanderie, il y avait une dizaine de machines à laver et trois sèche-linge.

Après que le concierge m'eut montré comment ces machines fonctionnaient, je regagnai ma chambre au quatorzième étage. À neuf heures et demie, je m'apprêtais pour aller à l'université lorsque quelqu'un sonna.

« C'est qui ? » demandai-je.

« C'est moi, je travaille pour Sabena ! »

« Veuillez monter au quatorzième et venez à la porte 1419 ! »

Peu après, l'homme arriva devant ma porte où je l'attendais.

« Monsieur Ngouonko, je vous apporte votre sac. »

« Enfin ! J'allais mourir de faim. Depuis hier, je n'ai rien mis sous la dent parce que la nourriture était uniquement dans ce sac. Merci tout de même de me l'avoir apporté. »

Après m'avoir remis le contenant, il me donna un papier que je signai. Ensuite, on se dit au revoir et il partit.

Je me demandais bien pourquoi mon sac n'était pas arrivé dans le même avion que j'avais pris. En quittant l'Afrique noire, je n'avais pas choisi moi-même cette compagnie aérienne. J'allais en Allemagne parce que j'avais obtenu une bourse d'études de courte durée. L'institution allemande qui m'avait octroyé cette pension m'avait remis un billet d'avion de Sabena. Mon sac serait peut-être arrivé sans retard si j'avais voyagé avec une autre compagnie aérienne. Non seulement il était arrivé un jour après, mais il était aussi déchiré. Un sentiment d'insécurité m'envahit. Qu'avait-on fait avec mon sac ? C'est cette question angoissante qui me poussa à le vider de ses denrées alimentaires et à aller les jeter dans la poubelle.

Avant mon départ pour l'Allemagne, on m'avait soumis aux examens médicaux chez un médecin qui avait été choisi par l'institution dont j'étais boursier. C'est comme si elle n'avait ni confiance en moi, ni aux autres docteurs. La bourse et le voyage ne furent effectifs qu'après que le médecin eut attesté que j'étais en parfaite santé.

En allant à l'université, je passai par le supermarché où je voulais acheter de quoi manger. Mais, je ressortis sans rien acheter, car je fus traumatisé par le nom d'un chocolat que j'avais vu

dans le rayon des confiseries. Sur les paquets, il y avait des images de gros chocolats ronds ainsi que la désignation « tête de nègre » inscrite en caractère gras. Je me dis que ceux qui fabriquaient cette marque de chocolat étaient des racistes.

Je traversai un jardin pour déboucher sur une route. Après avoir lu les destinations sur la billetterie qui se trouvait à la station de tram, j'y insérai mon billet de 20 marks et reçus le reste d'argent ainsi que le titre de transport. J'attendis près de dix-sept minutes dans un froid qui me faisait grelotter. Le tram vint enfin. Environ cinq minutes plus tard, j'étais à l'université. Celle-ci n'était pas un lieu clos. Devant le bâtiment dans lequel je devais entrer, il y avait des clochards qui fumaient et buvaient de la bière dans le froid. Ils étaient là nombreux qui erraient dans la cour en cherchant un abri qu'ils ne trouvaient pas.

J'entrai dans le bâtiment. Il avait six niveaux. Un tableau fixé au mur indiquait les services de chaque étage. Au rez-de-chaussée, il y avait le secrétariat à droite et la cafétéria à gauche. À travers les murs vitrés de cette dernière, je pouvais voir des gens qui petit-déjeunaient. Devant le secrétariat, des personnes s'étaient alignées, les unes pour l'inscription, les autres pour la réinscription.

Le premier niveau abritait le restaurant universitaire, le deuxième le service social, le troisième le service du logement, le quatrième les bureaux des bourses d'études, le cinquième l'office d'accueil des étudiants étrangers et le sixième le décanat de l'unité de formation et de recherches en histoire.

Sans perdre le temps, je me rendis au cinquième où une jeune dame m'accueillit avec un sourire.

« Monsieur Ngouonko, nous vous avons déjà inscrit en langue et littérature allemandes. Les frais d'inscription ont été déduits de la première mensualité de votre bourse d'études. Voilà vos papiers. Votre carte d'étudiant vous servira en même temps de titre de transport. Vous pouvez donc emprunter gratuitement tous les moyens de transport en commun dans toute la région Rhin-Main, à l'exception de l'Intercité et des trains à grande vitesse. Au fait, les universités de cette région ont négocié un tarif bas qui est inclus dans les frais d'inscription. Ce ne sont pas tous les étudiants qui jouissent d'un tel avantage en Allemagne… En ce qui concerne votre institut, il se trouve tout juste là derrière. »

« Je le sais, la codirectrice de mon mémoire me l'a indiqué hier. Merci pour toutes ces informations. Il y a une dernière chose que j'aimerais savoir. Savez-vous s'il existe une Dresdner Bank dans ce quartier ? Je dois aller retirer de l'argent. »

« Si vous sortez du bâtiment, allez à gauche et continuez pendant trois minutes. Arrivé au carrefour où le feu de signalisation se trouve, vous verrez quatre routes devant vous : deux à gauche, une qui va tout droit et une autre à droite. Prenez celle qui va tout droit. C'est la rue de Leipzig. Longez-la et vous arriverez à un carrefour. Traversez-le sans bifurquer et marchez environ deux minutes. Vous verrez un supermarché devant vous. La Dresdner Bank se trouve en face. »

« Madame, merci beaucoup et à la prochaine ! »

« Il n'y a pas de quoi ! À la prochaine ! »

Je sortis du bâtiment et tombai dans le froid qui faisait rage dehors. En cours de route, je m'arrêtai à

une boulangerie pour acheter du gâteau. Il y avait des places où l'on pouvait s'asseoir et manger. Je passai ma commande et pris place à une table. Une demoiselle m'apporta un gâteau.

« 3 marks, s'il vous plaît », fit-elle. Je payai. Le froid me donna envie de boire du café pour me réchauffer le corps.

« Puis-je aussi avoir une tasse de café, s'il vous plaît ? » lui demandai-je.

« 4 marks. »

« Combien ? »

« Je dis bien 4 marks ! »

« Laissez tomber, c'est trop cher ! »

Pendant que je mangeais mon gâteau, je réfléchissais sur le prix du café. À un paysan qui possède un champ de café en Afrique noire, un sac de café de 100 kg destiné à l'exportation est acheté à 30 marks. Arrivé en Allemagne, ce produit est transformé et revendu à 4 marks par tasse. Et celle-ci ne contient que quelques grammes de café ! Pour moins de dix tasses vendues, le revendeur d'Allemagne atteint déjà le prix d'achat d'un contenant de 100 kg. Quand je pensais au sort des millions de planteurs en Afrique noire et d'autres régions du monde, je me demandais pourquoi Dieu acceptait cette exploitation de l'Homme par l'Homme, cette injustice.

Après être sorti de la boulangerie, je suivis l'itinéraire qui menait à la banque. Lorsque je montrai mon contrat de bourse et mon passeport, une jeune femme me servit avec le sourire, car l'argent du premier mois de bourse était déjà disponible. Je retirai une somme qui pouvait suffire pendant une semaine. La jeune dame me remit mes coordonnées

bancaires et, le sourire aux lèvres, elle me souhaita de passer un bon séjour en Allemagne. Les employés de banque sont toujours pleins d'égards pour le client qui est en règle. Par contre, s'il a un découvert sur son compte ou s'il a pris un crédit et qu'il éprouve des difficultés à le rembourser, ils cessent de le respecter et de lui sourire.

L'idée d'aller au supermarché me faisait peur. J'allai faire des achats plutôt dans un petit magasin. Ensuite, j'allai rapidement prendre le tram. Après le repas et le repos de midi, je me rendis à l'institut où je m'entretins avec madame Frucker sur mon thème de recherche.

Sur le chemin du retour, je rencontrai un Noir qui attentait à la station de tramway. Une conversation s'engagea entre nous.

« Bonjour mon frère ! Je suis Goumi, je viens de l'Afrique noire. »

« Bonjour Goumi ! Je m'appelle Ngouonko. Je viens de la même région du monde que vous. »

Pendant que nous parlions, le train arriva et nous y montâmes.

« Vous habitez en Allemagne depuis quand ? » m'interrogea Goumi.

« Je suis arrivé ici hier matin. »

« Comment a été le voyage ? »

« Très long. Mon sac de voyage n'est arrivé qu'aujourd'hui et il était déchiré. »

« C'est bien dommage ! Ça arrive souvent quand on voyage. Comment va la terre de nos ancêtres ? »

« Notre terre natale se porte bien. »

« Je me languis d'elle. »

« Ça fait combien de temps que vous vivez ici ? » voulus-je savoir.

« Vivre ? Depuis quatre ans que je suis ici, je ne vis pas. Je vivote. Les gens d'ici nous font souffrir. Et ce froid, ça démoralise ! »

« Ce que vous dites là m'intéresse. Je suis curieux d'en savoir davantage. Si vous avez le temps maintenant, je vous invite chez moi. J'habite à deux minutes du prochain arrêt. Nous pouvons continuer notre entretien dans ma chambre. »

« J'accepte votre invitation. »

Le train s'arrêta et nous en descendîmes. En face de nous se dressait une église de style baroque. La cour était divisée en deux parties par une rue à sens unique. La plus petite portion était sablée et la plus grande aménagée en jardin entouré d'arbres sous lesquels se trouvaient quelques bancs publics. Plongés dans le froid, nous longeâmes cette rue-là et en deux minutes, nous arrivâmes à la résidence universitaire. Dès que nous fûmes dans ma pièce, la conversation reprit son cours.

« Combien coûte le loyer ici ? » me demanda Goumi.

« Pour cette chambre, je paye 175 marks par mois, charges incluses ».

« Moi, j'habite dans une pièce en sous-sol. Mon quartier est loin d'ici. Le mur de ma chambre suinte toujours d'humidité. Elle est inondée chaque fois qu'il pleut beaucoup. En plus, elle est mal aérée. Elle est un peu moins grande que la tienne, et pourtant mon loyer s'élève à 500 marks charges non comprises. J'ai dû m'acheter un appareil de chauffage. La facture d'électricité est le plus souvent

très élevée. Le propriétaire de la maison me fait presque toujours payer certains frais supplémentaires que je trouve flous et compliqués, ce qui fait qu'à la fin, je paye environ 600 marks par mois. »

« Vous payez vraiment cher le loyer ! »

« Oui, c'est vraiment dur. Il faut avouer que vous avez de la chance. À peine arrivé, vous avez déjà un logement subventionné. Il y a de cela deux ans et demi, j'avais demandé un appartement auprès des œuvres universitaires. Jusqu'ici, je ne l'ai pas obtenu. Ils m'avaient pourtant dit au départ que la durée d'attente pour les étudiants étrangers était de deux ans. Mais deux ans après, ils m'ont répondu qu'ils n'ont pas suffisamment d'appartements et qu'il existe une crise de logement qui s'accentue de jour en jour. Comment avez-vous fait pour obtenir un logement dans cette cité et par surcroît si vite ? »

« Au fait, ma chambre a été réservée par l'organisme qui m'a donné la bourse. »

« Vous êtes donc boursier ? Vous allez vivre ici comme un roi ! Vous êtes bien parce que vous ferez vos études sans avoir les difficultés pécuniaires auxquelles nous autres sommes confrontés. »

« Comment faites-vous donc pour subvenir à vos besoins ? »

« Cher Ngouonko, c'est vraiment un parcours de combattant pour parvenir à subsister dans ce pays. Le système en place me fait souffrir. C'est le cas aussi pour la plupart d'étudiants d'Afrique noire qui sont ici. Ce sont les sales jobs occasionnels qui me font survivre. Je joue à la loterie chaque matin. Cela se passe dans un bureau des jobs estudiantins. Je vous le montrerai quand vous le souhaiterez et vous pourrez

voir de vos propres yeux le drame qui s'y déroule. Une soixantaine d'étudiants s'y alignent tous les matins pour tirer chacun un numéro. Souvent, il y a cinq ou six jobs ; souvent, il n'y a rien du tout. Et quand bien même il y a ces quelques jobs, ce ne sont que ceux qui tirent les plus petits numéros qui les obtiennent. Tout de même, ils ne sont pas moins malheureux que ceux qui en retournent bredouille, car ces jobs exigent généralement une vigueur physique. On nous fait porter de lourds pianos, des machines à laver, des meubles de toutes sortes, charger et décharger les camions. Comme la plupart des maisons d'ici ont deux à quatre étages, les déménagements sont vraiment fatigants. J'ai déjà le dos courbé à cause de ce genre de portage. La durée de ces petits boulots varie entre une heure et une semaine. Et pour le peu d'argent qu'ils nous rapportent, nous devons verser chaque fois quatre pour cent au bureau. »

« Je suis vraiment effaré par votre situation. N'avez-vous pas la possibilité de trouver de bons jobs ? Par exemple à une agence pour l'emploi ? »

« Il y a une agence d'intérim non loin d'ici. Mais, un étudiant étranger qui y va n'a presque pas de chance d'obtenir de bons jobs, car il est généralement mentionné de façon explicite sur les offres que la condition pour y postuler c'est d'être un étudiant dont la langue maternelle est l'allemand. Vous voyez donc que nous sommes d'emblée exclus. Pour les quelques rares emplois de ce genre qui ne portent pas cette mention, il y a tellement de candidats que chacun voit ses chances réduites. En général, les jobs que les étudiants étrangers peuvent facilement obtenir sont sales et mal payés. Pendant la période des cours, nous n'avons le droit de travailler que deux heures par jour.

Un autre moyen pour obtenir un bon travail temporaire c'est de faire une demande de jobs de vacances directement auprès des entreprises que nous connaissons. Même à ce niveau, les choses ne sont pas du tout faciles. Cependant, la chance sourit à quelques-uns chaque année. Pour ce qui est des présentes vacances, il y a un de mes amis qui travaille depuis deux mois dans une firme au nord de l'Allemagne. Quant à moi, toutes mes demandes ont été rejetées. Les cours du semestre d'hiver commencent dans quelques jours et je suis désemparé. »

« Est-ce qu'il n'existe pas une structure pour soutenir ceux des étudiants étrangers qui sont aux abois ? »

« Il n'en existe guère. On nous raconte toujours qu'il n'y a pas d'argent pour nous. »

« Je pense que c'est dangereux lorsqu'on ne donne pas l'égalité des chances à tous ceux qui ne cherchent pas à nuire à autrui. Une société qui légitime une telle situation est mauvaise parce qu'elle tue les génies. Dans ces circonstances, vous ne pouvez pas vous épanouir. »

« Si j'avais su que cette contrée me ferait souffrir comme elle le fait, je ne serais pas venu ici. Ils m'ont privé de mes droits. Voilà déjà quatre ans que… que… »

Sur ces entrefaites, Goumi éclata en sanglots. Je voyais qu'il avait un gros chagrin. Toujours avec des sanglots dans la voix, il reprit : « Voilà déjà… quatre ans que je n'ai plus vu… ma femme. Depuis trente-six mois, ils m'empêchent de la faire venir. Quand je quittais l'Afrique noire, nous avions convenu qu'elle

viendra me rejoindre après un an. J'avais passé la première année ici à suivre des cours de langue alors que j'en avais déjà fait là-bas. Si on m'avait laissé commencer mes études directement, j'aurais fini cette année. Depuis que ma femme et moi avions fait sa demande de visa, l'ambassade d'Allemagne et le service des étrangers d'ici nous posent des conditions difficiles à remplir. Ils me demandent entre autres de trouver un logement de… de deux pièces. L'année dernière, je leur avais soumis le document d'une amie qui avait accepté d'héberger ma femme jusqu'à ce que je trouvasse un appartement. Mais, ils ont rejeté cet écrit et allongé progressivement la liste des exigences de telle sorte qu'elles sont devenues… insupportables. C'est pour cette raison que nous avons abandonné la demande. Je souffre d'être… seul. Si ma femme était venue, nous nous serions déjà débrouillés à deux jusqu'à trouver le type de logement exigé. Même étant seul, je l'aurais trouvé si on m'avait donné la possibilité d'obtenir de bons jobs. Si je n'évoluais pas dans de mauvaises conditions, je pourrais encore passer deux ans ici et finir mes études. J'ai décidé de retourner à la terre de nos ancêtres à la fin du semestre qui va commencer dans quelques jours. »

« Ne pouvez-vous pas continuer à faire des sacrifices pour achever vos études ? »

« Je suis fatigué. Passer encore deux ans dans ce pays serait pour moi un véritable… enfer. Je vais rentrer continuer mes études chez moi. »

Quand Goumi finit de parler, il avait toujours le visage baigné de larmes. Ça me faisait de la peine de le voir si triste et abattu. Je lui donnai un mouchoir avec lequel il essuya ses larmes. Ensuite, je lui servis

à manger. Il n'avait pas d'appétit, puisqu'il ne consomma qu'un peu de riz et une moitié de verre de jus d'orange. Je lui promis de le soutenir financièrement ou moralement chaque fois qu'il aura besoin de mon aide. Il me remercia pour ma serviabilité et je l'accompagnai jusqu'à la station de tram. Quand le train arriva, j'eus tout juste le temps de lui dire de venir me chercher à une date de sa convenance pour qu'on aille chez lui. Il monta dans le tram, la portière se referma et nous nous fîmes des signes de la main jusqu'à ce que la machine disparût au virage.

Le temps passait trop vite. Les semaines s'écoulèrent, je travaillais tous les jours ouvrables sur mon thème de recherche. En outre, je suivais quelques cours à l'université. La nature devenait de plus en plus cruelle. Les arbres avaient perdu leur feuillage. C'était comme s'ils étaient morts. Le froid était devenu intenable. La température moyenne était descendue à cinq degrés au-dessous de zéro. Je passais la plupart du temps dans ma chambre. Je ne sortais que pour aller à l'université, à la bibliothèque ou pour faire des achats. Il était impossible de se promener. Quand je me trouvais dehors, le froid transperçait les gants que je portais aux mains et me faisait mal aux doigts. Il passait également au travers du manteau et du chapeau, et je tremblais de tout mon corps. Lorsque je sortais, je n'oubliais jamais de prendre un mouchoir, puisque le froid faisait couler le nez.

Il ne faisait jamais soleil. Il y avait constamment un épais brouillard, le ciel était toujours couvert de gros nuages, de telle sorte qu'on ne le voyait plus. Les jours étaient plus courts que les nuits. Le jour se

levait vers sept heures trente du matin, et il commençait à faire nuit autour de seize heures trente.

Un matin, je me levai, tirai le rideau et constatai que tout ce qui se trouvait dehors était couvert de neige. C'est au cours de la nuit qu'elle était tombée. Ce jour-là, le brouillard avait disparu. La radio citait les routes sur lesquelles s'étaient formées des dizaines de kilomètres de bouchon, d'autres sur lesquelles il y avait un ralentissement, d'autres encore sur lesquelles la circulation avait dû être déviée. Elle annonçait également les accidents qui s'étaient produits, le nombre de personnes qui y avaient péri ainsi que les dégâts matériels que ces événements malheureux avaient causés. Pour terminer, elle priait les conducteurs de rouler prudemment.

Un samedi matin, Goumi réapparut. Il me soumit un problème d'argent. Comme je ne gardais pas l'argent à la maison, il m'accompagna à la banque où je me servis de ma carte interbancaire pour retirer la somme dont il avait besoin ainsi que celle avec laquelle je devais faire les courses ce jour-là. Il me dit un grand merci et ajouta que sans mon aide, il aurait été obligé de diminuer son argent de voyage qu'il avait jalousement gardé.

Nous allâmes ensuite chez lui et je constatai qu'effectivement sa chambre était en mauvais état. Vers onze heures, il me proposa qu'on fît un tour au marché aux puces. Il me fit savoir qu'acheter là-bas c'était faire des économies parce que tout s'y vendait à vil prix.

Nous nous y rendîmes par tram. Ce marché qui se tenait une fois par semaine était situé en bordure du Main. Il y avait beaucoup de monde. C'était pour moi

la première fois de voir un grand nombre de personnes dans la rue à Francfort. Dans cette foule bigarrée et serrée, chacun ne pouvait avancer que lentement. Il faisait très froid, et je me demandais comment les marchands pouvaient supporter de rester là de dix heures du matin à quatorze heures.

Il y avait différentes sortes de marchandises : plusieurs types d'appareils, des tapis, des habits, des chaussures, des sacs, des ustensiles de cuisine, des objets d'art, des livres et même de la saucisse grillée. Goumi s'acheta un sac de voyage tandis que j'acquis un fer à repasser. À cause de la basse température, je ne pouvais pas rester longtemps dehors. Nous courûmes prendre le tramway. Celui-ci traversa la ville ; en l'espace de quinze minutes, j'étais dans mon quartier.

Je descendis à la station habituelle après avoir dit au revoir à Goumi qui continua. J'arrivai à la cité en courant. L'ascenseur me projeta au quatorzième. J'étais content d'avoir un fer à repasser. L'envie me prit de repasser mes habits tout de suite. Quand j'entrai dans la chambre, je les sortis de la penderie. Mais, dès que je branchai le fer, il explosa, et je fus projeté contre le mur. Une épaisse de fumée envahit la pièce. La personne qui m'avait vendu cet appareil m'avait pourtant assuré qu'il était dans un état impeccable. Déçu par cette machine, je raccrochai mes vêtements dans la penderie. J'ouvris la fenêtre pour permettre à la fumée de s'échapper. Après une dizaine de minutes, je la refermai et me couchai sur mon lit. Je dormis toute l'après-midi. Le soir, je causai à la cuisine avec mes voisins pendant quelques heures avant de regagner mon lit.

Le lundi qui suivait, je reçu une lettre de ma petite amie.

« Très cher Ngouonko », écrivit-elle, « ça fait un petit bout de temps que nous ne nous sommes pas vus. J'espère que tu avais fait un bon voyage et que tu te portes bien. Depuis ton départ, je me sens seule. Sur le plan de la santé, je me porte bien ; mais, je souffre de ton absence. Si je pouvais m'envoler pour venir près de toi, je le ferais sans hésiter. Tu te rappelles le rocher où nous allions souvent nous asseoir le soir pour contempler le coucher du soleil ? J'y vais de temps en temps, et chaque fois, je pleure quand je me rends compte que tu n'es pas près de moi. Tu as obtenu la bourse à un moment où notre amitié était déjà sur une base solide. Cela nous a brusquement séparés. Chaque jour, je prie Dieu de te donner la force de venir vite à bout de ton travail pour que nous puissions nous revoir le plus tôt possible. J'espère que tes études vont comme sur les rails. J'espère que ton amour pour moi n'a pas diminué. Quant à moi, je ne cesserai jamais de t'aimer. J'attends impatiemment ta prochaine lettre. Reçois les salutations de toute la famille. Elle se porte bien.

Je t'embrasse bien fort. À bientôt !

Ta chérie Ngamo en Afrique noire. »

Aussitôt après avoir lu sa missive, je lui rédigeai la réponse suivante :

« Chère Ngamo, j'accuse réception de ta dernière lettre. Mon voyage s'était relativement bien passé. Actuellement, je suis en bonne santé. Il n'y a que le froid qui me menace : il fait excessivement froid ici en Allemagne, et je sors rarement. En ce qui concerne mon travail, il avance.

Tout comme toi, je souffre de notre séparation. La distance qui nous sépare me rend malade. Je me languis de toi, je pense à toi jour et nuit. Dès le jour de mon arrivée ici, j'avais rêvé de toi. Tu m'avais rendu visite dans le rêve, et j'étais triste de me réveiller seul. Mon amour, tu es tout pour moi. Il ne faut jamais douter de moi, car l'amour que j'éprouve pour toi est éternel. Comme je te l'ai toujours dit, c'est pour t'aimer que j'étais venu au monde. Tu es la plus belle femme de la Terre ; depuis que je suis avec toi, je suis l'homme le plus heureux sous le soleil. Je suis fier de savoir que tu vas toujours m'aimer. Notre amour est grand et nous sommes inséparables. Par la grâce de Dieu, nous nous reverrons bientôt. Dans quelque temps, nous repartirons ensemble contempler le coucher du soleil au rocher. Je crois en toi, ma déesse. Loin des yeux, près du cœur. Salue-moi toute la famille. Je t'embrasse de tout cœur.

Ton Ngouonko depuis Francfort-sur-le-Main. »

Je mis mon message sous enveloppe. Au verso de celle-ci, je collai un timbre de 3 marks et écrivis l'adresse de ma petite amie. C'est au pas de course que j'allai la mettre à une boîte aux lettres qui était située à côté de l'église.

Après que j'eu regagné ma chambre, je réfléchis sur le nombre de jours que cette lettre prendrait pour arriver à destination. Si elle durait deux semaines comme celle que j'avais reçue, ce serait beaucoup de temps. Si elle pouvait arriver dix jours plus tôt, ça me réjouirait. Mais, comme cela n'était pas possible, l'essentiel était qu'elle arrivât en bonnes mains.

Au cours de cette semaine-là, je m'entretins avec madame Frucker sur mon thème de recherche dans

son bureau. J'avais déjà rédigé plus de la moitié du travail. Elle me prodigua des encouragements.

Après la conversation, je passai à la bibliothèque universitaire pour emprunter quelques livres. Devant le guichet de prêt, une dizaine de personnes étaient en rang. Je me mis à la queue et, quelques minutes après, un Noir vint aussi s'aligner. Il avait l'air triste. Il me salua et me dit qu'il s'appelle Chouba. Quand je lui fit savoir que je me nomme Ngouonko, il leva la tête vers le plafond, resta quelques instants pensif, comme s'il cherchait une solution qu'il ne trouvait pas. Ensuite, il me dit que mon nom lui disait quelque chose.

« Êtes-vous étudiant ? » me demanda-t-il.

« Oui, ici à Francfort et en Afrique noire. »

« Qu'est-ce que vous étudiez ? »

« Je fais des études germaniques. Ici, je rédige un mémoire de maîtrise sur la littérature allemande, et je suis quelques cours à la fac. »

« Sous la direction de quel professeur rédigez-vous votre mémoire ? »

« C'est sous la codirection de monsieur Noula et de madame Frucker. »

« Ça y est, je comprends ! Je me rappelle que c'est madame Frucker qui m'avait parlé de vous. J'habite chez elle depuis cinq mois. Quant à monsieur Noula, il m'a aussi enseigné en Afrique noire. »

Mon tour vint pendant que nous parlions.

Je reçus les quatre livres que j'avais commandés. La présence de Chouba m'avait permis de ne pas ressentir le mal de l'attente. Notre entretien m'avait permis de ne pas voir les minutes passer.

J’aime arriver quelque part et être servi directement. L’attente est une épreuve difficile pour beaucoup. Dans les grandes villes, il y a beaucoup de situations qui exigent la patience. Dans les supermarchés et les banques, les gens font souvent le pied de grue avant d’être servis. Dans certains restaurants, il n’est pas rare de voir des clients assis à des tables vides, qui lèvent la main pour rappeler aux garçons qu’ils ont passé la commande depuis une heure, ou bien pour s’assurer qu’ils ne les ont pas oubliés. Dans les gares, on rencontre régulièrement des gens qui courent pour aller attendre dans de longs rangs devant les guichets. Il arrive qu’on constate que certains d’entre eux sont tellement impatients qu’ils ne tiennent plus en place. Quelques-uns vont même s’aligner ailleurs après s’être rendu compte qu’ils ont choisi une rangée où le guichetier est particulièrement lent. Quand ils débouchent enfin sur le quai de la gare et voient leur train en train de partir, ou bien lorsqu’une voix leur annonce par haut-parleur que la locomotive qu’ils attendent a un retard d’environ quarante minutes, alors, ils font la moue ou grondent. Certains crient : « C’est pas possible ! » tandis que d’autres souffrent sans dire un mot.

Il commençait à faire nuit quand nous sortîmes de la bibliothèque. Chouba me dit qu’il habitait loin et qu’il avait peur de marcher dans la nuit. Alors, je lui donnai mon adresse et il accepta de me rendre visite le lendemain matin. Il disparut ensuite dans le sous-sol pour prendre le métro.

Tout se passa comme prévu. À dix heures du matin, il arriva chez moi.

« Monsieur Ngouonko », fit-il, « vous avez une belle chambre ! »

« On peut se tutoyer si ça ne vous gêne pas. »

« D'accord. »

« Tu m'as informé hier que tu habites chez les Frucker. Ils ont une belle maison, non ? »

« Leur habitation est belle, certes ! Mais, ma chambre est une mansarde. Le chauffage n'y fonctionne pas bien. Je porte trois habits quand je suis dedans. Pour dormir, j'utilise deux couvertures. »

« Ces informations que tu me donnes sont vraiment graves. Je n'imagine pas que les Frucker puissent te traiter de cette façon-là. Ils ont pourtant l'air bien. Quand j'étais arrivé, ils étaient venus m'accueillir à l'aéroport et m'avaient conduit jusqu'ici. »

« Ils m'avaient aussi accueilli à l'aéroport. Mais, il faut vivre chez eux pour qu'ils vous montrent leur vrai visage. C'est surtout madame Frucker qui me vexe. Quand je ne suis pas là, elle se sert d'une deuxième clé pour entrer dans ma chambre et fouiller dans mes sacs. Un jour, elle constata que j'avais acheté des choses neuves. Ce jour-là, elle m'attendit au salon, et quand je rentrai, elle s'écria : "Chouba, ça ne peut pas continuer comme ça ! L'Allemagne vous accorde la bourse d'études et vous la dépensez pour des bêtises ! Vous êtes un vaurien ! Pourquoi avez-vous gaspillé tant d'argent en acquérant toutes ces choses neuves que j'ai vues dans vos sacs ? Vraiment, vous profitez beaucoup de la générosité de ce pays !"

Je lui répondis que j'avais obtenu le soutien financier parce que je l'avais mérité, et que je ne comprenais pas pourquoi elle s'énervait. Je lui rappelai également que je suis un père de famille, que j'ai le droit d'acheter des cadeaux pour ma femme et